EMMANUELLE HÉRAN

Le dernier portrait

D'une exposition, vecteur de diffusion de la culture, que reste-t-il ? Que savons-nous de son impact ? Quelles images, quelles impressions demeurent dans la mémoire des visiteurs, des équipes du musée, des commissaires ? Un catalogue est publié, se voulant « scientifique », censé faire « autorité ». Des photographies des salles sont prises, pour les « archives ». Quelques statistiques de fréquentation. Beaucoup de lettres, envoyées au musée, et des lignes, écrites dans le livre d'or, à chaud. Il faudra trois livres d'or, un par mois, tant les visiteurs s'expriment. Les traces de la préparation d'une exposition ne sont jamais livrées au public. Ceci est une tentative.

Clésinger, *Masque mortuaire de Frédéric Chopin* 1839 (moulage modeme, Saint-Denis, Atelier de moulage de la Réunion des Musées nationaux)
© Musée d'Orsay / Patrice Schmidt.

Cet article se réfère à l'exposition *Le Dernier Portrait* qui s'est tenue au musée d'Orsay du 5 mars au 26 mai 2002. Le catalogue a été édité par la Réunion des musées nationaux.

Ressemblance

La plupart des masques mortuaires sont arrivés. Nous les avons rangés, à plat, sur les étagères de la réserve de transit. Ils gisent, serrés les uns contre les autres, faces de cire, de terre, de plâtre, de bronze. Napoléon côtoie Chopin, Thiers voisine avec Gambetta, Pascal touche presque Gide. Tous égaux dans la mort.

A présent, les vitrines sont prêtes, les installateurs déplacent les masques pour les ranger dans un chariot. Les voisinages changent encore et les voilà qui roulent tous des réserves aux salles d'exposition, comme dans un tombereau. Ceux qui les voient passer sur le trajet – agents de surveillance, nettoyeurs, électriciens – s'arrêtent, regardent. « Et lui ? C'est qui ? Mitterrand ? Vous avez mis Tonton dans l'expo ? ! – Non, c'est Napoléon. – Il lui ressemble, c'est dingue ! »

Le maquettiste du catalogue me fait part de ses remarques et réussit des rapprochements curieux : il place Chateaubriand auprès de Léon Blum et on les croit frères ! « Tous les morts se ressemblent ».

Matérialité

Au milieu des œuvres, je me rends compte plus que jamais combien leur matérialité est essentielle. La liste des œuvres exposées et leurs reproductions dûment publiées dans le catalogue, tout cela n'est rien, les œuvres sont tout. Nous avons pu les toucher, les soupeser, les retourner, les ausculter et elles nous ont opposé, comme toujours, leur terrible réalité. Schiller est en terre cuite pleine, ce qui est rarissime : il pèse son poids. Comment le placer ? Longues discussions avec les installateurs : crochet ? tige ? socle ? Géricault arrive, en deux exemplaires. L'un des jumeaux est en bronze, dans son écrin, à la fois coffre reliquaire à fond de velours cramoisi et cadre de tableau mouluré et doré à l'or fin, commandé par le duc de Trévise. Son frère est plus piteux, c'est un plâtre qui provient de l'atelier de Jean-Jacques Henner, où nous sommes allés le chercher, dans sa gangue de poussière. « Je peux le faire nettoyer », me dit le conservateur. « Pas trop. Il faut qu'on sente combien il a fait partie des meubles. » Le restaurateur le dépoussière, il atténue les taches les plus gênantes – on ne voit que ce nez, noir de graisse et de suie. On l'accrochera très haut, sur le mur, brut, et il faudra que l'on voie sa ficelle, comme dans les gravures moqueuses de Daumier.

Légèreté

Trois masques ont un point commun troublant : la légèreté. L'Aiglon, dépourvu de joues, d'où ne saillit plus que le nez aquilin, ne pèse presque rien ; Chopin, que j'avais déjà soupesé dans les réserves de l'Opéra et qui semble avoir réduit au moulage ; Pascal, d'une finesse extrême, celui dont Elias Canetti disait : « La douleur a atteint ici son achèvement ». Achèvement doit-il équivaloir à amenuisement ? Pascal et Chopin sont morts à 39 ans et le duc de Reichstadt à 21 ans, tous trois victimes de tuberculose. Y aurait-il un faciès du tuberculeux en phase terminale ? Lors d'une visite, un pneumologue me le confirmera.

Mimésis

Ce matin, expédition à Port-Royal pour en ramener Mère Angélique Arnaud. Rendez-vous avec les chauffeurs de l'entreprise de transport, aux aurores, en banlieue. Le temps est clair, le voyage agréable, mais le chemin est difficile à trouver et fort boueux et le lieu dans un état d'abandon déplorable. Pauvre Mère Angélique ! Elle est serrée dans une boîte qui ressemble à une petite vitrine à bibelots. Les insectes xylophages y ont élu domicile : leurs galeries atteignent la serrure. Le bois de ce modeste coffret touche un mur lépreux et suintant. Je pense aux salles du musée d'Orsay : elle y sera hébergée au sec et au chaud, mais seulement pour trois mois. C'est l'œuvre la plus fragile de l'exposition, la seule cire. Impossible de la déplacer sans risque : il faut ouvrir la boîte, grâce à une petite clef qui ferme un cadenas de dame. Voilà Mère Angélique dérangée : ses joues sont étranglées dans un linge moderne qui lui fait une coiffe. La mise en scène, censée reproduire le voile du XVIIe siècle, est due aux pieuses mains des sœurs de Sainte Marthe. On cale Angélique, dont les tempes sont fendues, et la voilà qui se met à bouger sous nos doigts. Nous sommes tous saisis. La phrase que j'attendais est prononcée, je ne sais plus par lequel d'entre nous : « On dirait qu'elle est vivante ».

Extrait du livre d'or :
« *To see these facial masks up close almost produces a sensation of seeing the person as they* (sic) *were alive, just for a second, what is always bizarre* ».

Corps

Cheveux collés par la sueur ou par le plâtre. Crin noir de Marceline Desbordes-Valmore, cheveux huileux de Napoléon III, cheveux grumeleux de Hugo, cheveux cotonneux de Cocteau, bandeaux plats de Valentine, cheveux cachés de l'Aiglon. Barbes et moustaches aussi. La « barbe d'Assyrien » de Proust, d'un noir profond. La barbe de patriarche de Rodin dûment peignée, mais floue dans l'objectif des photographes Lachman et Choumoff. La barbe à contre-jour de Hugo, géniale trouvaille de Nadar. La barbe comique, aussi : le masque en bronze du pianiste et compositeur Raoul Pugno, avec sa barbe longue et creuse, a tout du cendrier ou du vide-poche. On ne peut d'ailleurs que le poser à plat. La barbe de Géricault, que l'on n'a pas rasée, peut-être pour éviter de lui faire mal, a trompé et trompe encore : on croit à des rides, on lui donne 70 ans, il en a 33.

Ambiguïté

Valentine Godé-Darel est arrivée, quatre tableaux, venus de divers musées. Valentine, comme nous l'appelons familièrement depuis que nous préparons l'exposition, était la compagne de Ferdinand Hodler. Elle était atteinte d'un cancer : il la peignit jour après jour, jusqu'à celui de sa mort, le 25 janvier 1915. En tout près de deux cents portraits. Nous rangeons les œuvres dans l'ordre chronologique, le long du mur. Le plus impressionnant est celui qui la montre à l'agonie. « C'est la même ? », s'exclame un installateur. « Oui, c'est elle la veille de sa mort »., « Ça alors ! je croyais que c'était un homme. » « Vous avez raison, on dirait tout à fait un homme. » Entre nous, désormais, nous l'appellerons « le jeune homme. »

Paradoxe

La couverture du catalogue et l'affiche de l'exposition sont toujours un moment de torture mentale. J'ai un faible pour Louise Delaroche et puis, il paraît que « la peinture fait vendre ». Nous laissons le graphiste s'emparer des images : il triture Louise, en vain. Elle n'est pas assurément morte et semble une sainte Madeleine en extase. Hugo ennuie : « notre grand-père à tous » ne suscite plus aucune émotion. Il ne faut surtout pas un visage connu. Pas

plus que L'Inconnue de la Seine, qui n'est pas une morte et dont, j'ose l'avouer, je n'aime pas le sourire mièvre. Une image s'impose : les mains d'une jeune ou petite fille, sur lesquelles s'est arrêté l'objectif de Cecil Carey. Il n'a pas pu ou pas voulu photographier son visage, que l'on devine, au loin, caché par une serviette fraîchement dépliée. Nous testons ce projet : « C'est terrible, parce qu'on a envie de soulever la serviette et d'être voyeur » . « C'est terrible, mais c'est fort. » L'image est adoptée.

Elle est paradoxale : c'est le seul défunt, de toute l'exposition, dont on ne voit pas le visage. Ce n'est pas un dernier portrait. Mais la mort y est évidente, nul doute possible, nul besoin d'ajouter un sous-titre explicite.

Défouloir

Extraits du livre d'or :
« *Très laid, inutile, bizarre, morbide, débile !* »
« *Effrayant ! Disturbing in a way that leaves me somehow changed for ever* ».

Le livre d'or est là pour recueillir critiques et témoignages. Tous les jours, je m'y précipite. On ne sait pas combien le conservateur qui a préparé pendant quatre ans une exposition est frustré de ne pas rencontrer suffisamment son public, celui qui fait la démarche de réserver du temps, de se déplacer, d'attendre parfois longtemps, de payer son billet. Pour Le Dernier Portrait, nous ne disposons d'aucun chiffre fiable : l'exposition ayant lieu dans les salles du musée, avec un billet groupé collections permanentes/expositions temporaires, nous ne saurons jamais combien de visiteurs l'ont vue. Les ventes de catalogues, le nombre de brochures gratuites écoulées chaque jour, l'encombrement des salles, les observations des agents de surveillance sont des indices positifs, qui rassurent, mais c'est tout. Le livre d'or est d'autant plus précieux. Souvent, j'ai envie de répondre. Il y a bien quelques incompréhensions mais aussi beaucoup de débats. Plus le livre se remplit, plus sa lecture devient la conclusion de la visite : de nombreux visiteurs le feuillètent, réagissent, répondent eux-mêmes.

Extraits du livre d'or, sur la même page :
« *Malgré le respect et la dignité de ces "derniers portraits", je trouve regrettable cette cusiosité macabre qui va jusqu'à envahir le dernier souffle de ces personnes…*

Il serait plus juste de laisser ces âmes rejoindre les cieux en paix.
Anonyme »
Le mot «Anonyme» est entouré et commenté ainsi :
«*… et le courage ?* »
Le mot «cieux» est souligné et lui aussi commenté :
« Quelle bêtise ! Pourquoi l'avez-vous regardée, cette expo ? elle est sublime – la dernière image d'un être aimé ».

Réprobation

Extraits du livre d'or :
« *Inadmissible ! Prendre des photographies de bébés et les exposer dans un musée !* »
« *Cómo se pueden fotografiar y exponer ninos difuntos ?* »
«*… no sabia que arte era ver fotos de bebes muertos !* »
Réponse sur la même page :
« *Non c'è nulla che l'arte non possa esprimere (O. Wilde)* ».

Nous aurions pu exposer bien des artistes contemporains qui se comportent en charognards. Nous nous y sommes refusés. Dans les pays pauvres, des gens vendent les cadavres de leurs enfants à des artistes peu scrupuleux.

À la question récurrente : est-ce de l'art ?, j'ai envie de rétorquer que ce n'est pas parce qu'un objet est exposé dans un musée qu'il est d'office une œuvre d'art. J'ai seulement voulu rendre aux regards des images qui étaient cachées, rappeler que cela s'est fait et se fait encore, qu'il ne faut pas juger. Aucun regret.

Infamie

Extraits du livre d'or :
« *N'exagérons rien… Un fonctionnaire qui fait son travail, tout au plus. Il est payé pour cela… penser, c'est son métier. De là à dire que c'est de l'histoire de l'art…!!!!* »
« *On se bat les flancs, hélas, pour trouver un thème d'exposition. Courage, camarades conservateurs* ».
« *Dans ce genre de musée, on peut finalement organiser des expositions avec*

n'importe quoi… et faire payer une entrée ».

Respect

Extraits du livre d'or :
« The exposition was a surprise – death is a very strong subject – done respectfully ».
« Il y a là-dedans du respect, de la dignité et même de la pudeur ».
« Merci de cette exposition qui témoigne de tellement d'amour ».
« Non, l'exposition n'est pas "lugubre". Elle est respectueuse des images et des personnes ».

Internet

Les e-mails ont afflué sur mon ordinateur, souvent intimes, poignants. On raconte les drames de sa vie, parfois crûment, ou on les évoque, avec pudeur.

Une femme m'écrit. Je ne transcris pas littéralement son message, mais préfère en donner la substance. Il y a longtemps, elle a perdu son fils. C'était le matin : il n'est pas encore sorti de sa chambre ; elle s'inquiète, frappe à sa porte, pas de réponse ; elle entre, le trouve endormi, l'appelle, pas de réponse ; elle le secoue, il est mort. Les médecins concluront à une rupture d'anévrisme. Il avait 20 ans. Elle reste auprès de lui, à le veiller, à le contempler. Et elle le trouve beau. Elle le décrit, un portrait très précis, magnifique.
Elle songe à le photographier, mais se ravise, effrayée par cette pulsion qu'elle juge morbide. L'exposition a ravivé ce souvenir. Elle se rend compte que son idée n'avait rien de répréhensible, qu'elle aurait dû photographier son fils, et regrette encore. Je la rassure en lui disant qu'elle possède un dernier portrait mental et que sa description en est un, magnifique. Aujourd'hui, plusieurs mois après la fin de l'exposition, le courrier continue.

Pitié

Je visite souvent l'exposition et vais y voir ceux que j'appelle « mes petits chéris ». J'ai beau connaître ces images depuis des mois, chaque fois que je

passe devant elles, je suis prise de pitié. Il y a les pauvres, les laids, les déformés, les marqués. Ceux qui, même morts, même soulagés par la mort, inspirent la compassion. Aristide Suhas, dit Atiti, le petit voisin de Gauguin à Papeete, que le peintre voulut représenter *post mortem* : « Il est vert ! », s'écrièrent les parents horrifiés par la crudité de la palette. Il est non seulement vert, mais gonflé par la maladie. Impossible de croire que c'est un enfant de 18 mois : il en fait trois ou quatre de plus. Et ces enfants désarticulés, comme cette fillette photographiée par Feuardent, dont la tête, désaxée, semble dissociée de son corps.

Ceux qui m'émeuvent : tous les enfants, parce que je suis mère moi-même. Piaf, mal maquillée, mal fagotée, mal photographiée. Courbet, aux joues bouffies, les maxillaires maintenues par une mentonnière, qui lui donne l'allure grotesque d'un œuf de Pâques enrubanné. Marat, avec sa mâchoire asymétrique. Liszt, ses verrues, sa bouche édentée. Beethoven, que nul ne reconnaît.

J'ai une tendresse pour les vieux. Les rides près des oreilles de Victor Hugo (83 ans), les ridules autour de la bouche de Gide (82 ans).

Commentaire oraux de visiteurs

Une visiteuse à son compagnon : « Regarde, on dirait Papy ! » Et tous deux de se pencher sur le masque de Thiers, étonnés de découvrir cette ressemblance. « Même la ride, tu vois, celle-là, au-dessus des sourcils ! », « Il lui ressemble ride pour ride ! », renchérit l'homme.

Portrait ne signifie-t-il pas « trait pour trait » ?

Extrait du livre d'or :

« *Plus que la mort, c'est le regard des vivants sur celle-ci qui ressort de cette exposition et finalement, observer (via ce cahier) que nos contemporains détestent la regarder démontre l'existence d'un tabou moderne…* »

Musée d'Orsay, exposition *Le Demier Portrait*, printemps 2002, première salle © Musée d'Orsay / Sophie Bœgly.

Emmanuelle Héran est conservateur des sculptures au musée d'Orsay depuis 1995. Elle a publié des articles sur le symbolisme, l'Art nouveau, Rodin, ainsi que les rapports entre art et littérature, les monuments publics et les institutions artistiques.